



CHARLAINE HARRIS

AURORA TEAGARDEN ③

À vendre : trois chambres,
un cadavre



AURORA TEAGARDEN – 3

*À vendre : trois chambres,
un cadaure*

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Si douce sera la mort

LA COMMUNAUTÉ DU SUD

- 1. Quand le danger rôde*
- 2. Disparition à Dallas*
- 3. Mortel corps à corps*
- 4. Les sorcières de Shreveport*
- 5. La morsure de la panthère*
- 6. La reine des vampires*
- 7. La conspiration*
- 8. Pire que la mort*
- 9. Bel et bien mort*
- 10. Une mort certaine*
- 11. Mort de peur*
- 12. Mort sans retour*

SOOKIE STACKHOUSE PRÉSENTE : INTERLUDE MORTEL
SOOKIE STACKHOUSE PRÉSENTE : MARIAGE MORTEL

LES MYSTÈRES DE HARPER CONNELLY

- 1. Murmures d'outre-tombe*
- 2. Pièges d'outre-tombe*
- 3. Frissons d'outre-tombe*
- 4. Secrets d'outre-tombe*

LILY BARD

- 1. Meurtre à Shakespeare*
- 2. Fin d'un champion*
- 3. Sombre célébration*
- 4. Libertinage fatal*
- 5. Vengeance déloyale*

AURORA TEAGARDEN

- 1. Le club des Amateurs de meurtres*
- 2. Un crime en héritage*

Charlaine Harris

AURORA TEAGARDEN – 3

*À vendre : trois chambres,
un cadavre*

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Muller



Titre original :
THREE BEDROOMS, ONE CORPSE

Éditeur original :
The Berkley Publishing Group, a division of Penguin Group (USA) Inc.

© 1994 by Charlene Harris

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2013

*Je remercie Joanne Kearney,
agent immobilier d'Atlanta,
qui m'a fourni une aide des plus précieuses.
Si je n'en ai pas fait bon usage,
je suis la seule responsable.*

1

Ma carrière dans l'immobilier n'eut rien d'officiel et fut de courte durée – sans toutefois manquer de piment. Elle débuta dans le hall de réception de l'Eastern National Bank, un matin à 9 h 30.

Ma mère consulta sa minuscule montre en or.

— Je n'y arriverai jamais, affirma-t-elle en contenant sa fureur.

Pour elle, toute erreur de gestion de planning reflétait l'inefficacité la plus totale et dans son propre cas, c'était presque intolérable, même si cette fois le contretemps n'était pas de son fait.

— Ah, ces Thompson ! Ils sont systématiquement en retard ! Ils auraient dû arriver il y a bien trois quarts d'heure. Et pour finaliser leur vente, en plus !

Elle fixait le petit cadran raffiné comme si la seule force de son regard pouvait changer l'heure. Croisées avec élégance, ses jambes fines étaient agitées de soubresauts et l'un de ses pieds, chaussé d'un escarpin bleu marine, se balançait avec frénésie. Lorsqu'elle se

lèverait, il y aurait probablement un trou dans le tapis simili oriental de la banque.

J'étais assise à son côté, occupant le fauteuil que je libérerais pour Mme Thompson – si elle finissait par arriver. Il était tout simplement incroyable qu'un couple ose faire ainsi faux bond à Aida Brattle Teagarden Queensland. Soit les Thompson ne manquaient pas de courage, soit leur fortune leur était montée à la tête.

— Ton prochain rendez-vous, c'est qui ?

J'examinai ses jambes avec envie : les miennes ne seraient jamais assez longues pour être élégantes. Et d'ailleurs, elles ne touchaient même pas le sol. Le temps que ma mère me réponde, j'avais déjà reconnu deux personnes, que je saluai d'un signe de main : tout le monde se connaissait, à Lawrenceton, ma petite ville natale de Géorgie. J'y resterais certainement toute ma vie et tôt ou tard, j'irais rejoindre mes aïeux au cimetière de Shady Rest¹. Cette certitude, celle de faire corps avec le fleuve de la vie dans notre bon vieux Sud, me procurait la plupart du temps un sentiment de chaleur qui se diffusait dans mes veines.

À d'autres moments, elle me mettait hors de moi.

— Je dois rencontrer les Bartell, répondit ma mère. M. Bartell arrive de l'Illinois pour prendre la tête de l'usine Pan-Am Agra. Ils cherchent une belle maison et nous avons rendez-vous pour visiter la propriété Anderton. En fait, ils y sont déjà allés – ou alors c'était lui, je n'ai pas eu les détails. Il est ici depuis trois mois et vit dans un motel. Il remet les choses au carré à

1. Shady Rest signifie mot à mot « repos ombragé » (toutes les notes sont du traducteur).

Pan-Am Agra. Maintenant, il a un peu plus de temps pour faire ses recherches. Il s'est renseigné pour savoir qui était le meilleur agent immobilier de la ville, et c'est moi qu'il a contactée, hier soir. Il s'est excusé avec beaucoup de finesse de m'appeler chez moi en soirée, mais je crois qu'en réalité, il s'en moquait éperdument. Je sais que les Greenhouse pensaient le récupérer, parce qu'il a pris la cousine de Donnie comme secrétaire. Et je vais être en retard, nom de nom !

— Ah.

Ainsi éclairée, je comprenais parfaitement l'ampleur de son désarroi. Mère devait faire visiter l'une de ses plus belles maisons à un client prestigieux et ce retard constituerait un désastre professionnel.

Le fait d'obtenir la propriété Anderton avait constitué un véritable coup de maître dans notre petite ville. Si mère pouvait la vendre rapidement, elle aurait un exploit de plus à son actif – comme si elle en avait besoin – sans compter une très jolie commission.

La maison en question relevait plutôt du manoir. Durant mon enfance, j'avais fréquenté Mandy Anderton, désormais mariée et installée à Los Angeles. Je m'étais rendue à plusieurs goûters d'anniversaire chez elle et d'après mes souvenirs, j'avais eu du mal à ne pas rester la bouche ouverte.

— Écoute, reprit mère d'un ton soudain résolu, c'est toi qui vas aller au rendez-vous pour moi.

— Hein ?

Elle m'examinait de la tête aux pieds de son regard le plus professionnel et le moins maternel.

— La robe que tu portes est très jolie, et cette couleur rouille te va bien. Pour une fois, tes cheveux sont à peu près corrects et tes nouvelles lunettes sont vraiment belles. J'adore ta veste. Alors tu prends le dossier et tu y vas, d'accord ? S'il te plaît, Aurora ?

Avec ses allures de Lauren Bacall, ma mère n'était pas coutumière de ce ton presque implorant : son comportement reflétait généralement sa carrière irréprochable.

— Je leur fais visiter la maison, c'est tout ?

Je pris le dossier avec une certaine réticence et me glissai vers le bord du fauteuil de cuir bleu. Flambant neufs, mes fabuleux escarpins en daim rouille et marron touchèrent enfin le sol.

Je m'étais habillée de la sorte afin de suivre mère dans ses rendez-vous, pour le troisième jour consécutif. J'étais en effet censée apprendre le métier, tout en suivant des cours du soir pour obtenir ma carte professionnelle d'agent immobilier. En réalité, je passais la majeure partie de mon temps à rêvasser. J'aurais nettement préféré chercher ma propre maison. Ma mère avait eu toutefois la finesse de me faire remarquer que si je travaillais au cabinet, je serais en première ligne pour repérer tous les biens qui arriveraient sur le marché.

Il serait sans doute plus intéressant de rencontrer les Bartell que d'observer le processus interminable du ballet des signatures entre mère et le banquier.

— C'est juste en attendant que j'arrive, me rassura ma mère. Tu n'es pas encore diplômée, alors officiellement, tu n'as pas le droit de leur faire visiter un bien. Tu ouvres la porte et tu leur fais la conversation jusqu'à mon arrivée. Tu leur expliques la situation –

sans donner de détails, bien sûr, mais pour qu'ils sachent bien que ce n'est pas ma faute si je suis en retard. Tiens, voici la clé. Quelqu'un de chez Greenhouse a fait visiter la maison hier, mais Patty a dû récupérer la clé parce qu'elle était au tableau ce matin.

— Alors j'y vais, lui répondis-je d'un ton plaisant.

Le fait de (ne pas) faire visiter une magnifique maison à un couple fortuné serait bien plus passionnant que de rester assise à la banque.

Je fourrai mon livre de poche au fond de mon sac, accrochai la clé Anderton à mon trousseau et me saisis plus fermement du dossier.

— Je te remercie, dit mère brusquement.

— Pas de problème.

— Tu es vraiment très jolie. En plus, je trouve que tout ce que tu t'es acheté récemment est bien plus beau que ton ancienne garde-robe.

Très inattendu, de sa part.

— Eh bien... merci.

— Et depuis le succès de Mary Elizabeth Mastrantonio¹, les gens considèrent que ta nature de cheveux est un atout plutôt qu'un problème. D'autre part, ajouta-t-elle avec une candeur inhabituelle, je t'ai toujours envié tes... ton décolleté.

Mon visage se fendit d'un large sourire.

— On ne dirait jamais qu'on est mère et fille, tu ne trouves pas ?

1. Mary Elizabeth Mastrantonio est une actrice américaine qui a joué notamment dans *Scarface*, *The Abyss* et *Robin des Bois : prince des voleurs* (dans le rôle de Lady Marianne). Plus récemment, elle apparaît dans la série *Grimm*, où elle incarne Kelly Burkhardt, un personnage récurrent de la saison 2.

— Ce n'est pas à moi que tu ressembles, mais à ma mère. C'était une femme remarquable.

Ma mère m'avait stupéfiée à deux reprises ce matin. Elle vivait habituellement dans le présent et ne parlait jamais du passé.

— Tu te sens bien ? lui demandai-je, un peu nerveuse.

— Oui oui. J'ai simplement remarqué un peu plus de gris dans mes cheveux, ce matin.

— On reparlera plus tard. Je ferais bien d'y aller.

— Oh, mon Dieu, oui ! s'exclama-t-elle en regardant de nouveau sa montre. File !



Par chance, j'étais venue à la banque par mes propres moyens. J'arrivai au manoir Anderton avec assez d'avance pour pouvoir me garer discrètement sur le côté – je ne voulais pas que ma petite voiture pratique mais très ordinaire gêne la vue.

Lors du décès du vieux M. Anderton, deux mois plus tôt, Mandy Anderton Morley, son unique héritière, était venue de Los Angeles pour l'enterrement. Le lendemain, elle avait mis la maison en vente, débarrassé la chambre principale des vêtements de son père et vidé les tiroirs dans des cartons qu'elle avait fait envoyer chez elle. Puis elle avait repris l'avion pour rejoindre son riche époux en laissant tout le mobilier en place, après avoir précisé à ma mère qu'elle était disposée à négocier avec les futurs acquéreurs au sujet des meubles. Mandy n'avait jamais été sentimentale.

Après avoir tourné la clé et poussé la porte à deux battants, je constatai que la maison n'avait guère changé depuis mon enfance, ce qui me laissa une impression étrange. Sans refermer derrière moi, afin de laisser l'air frais envahir l'intérieur glacé, j'allumai une première série de lampes pour éclairer l'entrée ouverte sur deux niveaux. Je restai debout quelques instants, à admirer le chandelier monumental qui m'avait tant impressionnée lorsque j'avais onze ans. J'étais certaine que le tapis avait été remplacé depuis, mais celui-ci avait la même teinte crème qui m'avait fait prendre conscience de la moindre particule de poussière sur mes chaussures. Une gigantesque composition de fleurs de soie aux couleurs chatoyantes ornait une table de marbre disposée devant moi. Il fallait la contourner pour atteindre une large envolée de marches qui menaient à un vaste palier, sur lequel ouvrait une porte à deux battants faisant écho à celle de l'entrée. Je montai l'escalier en courant pour remonter le chauffage et descendis pour refermer et allumer cette fois-ci le lustre.

J'avais les moyens d'acheter cette maison...

Cette prise de conscience déclencha en moi un frisson de plaisir enchanté. Inconsciemment, je me redressai.

Naturellement, avec les impôts, les factures d'électricité et tout le reste, je serais dans le rouge en un rien de temps. Mais j'avais suffisamment d'argent à la banque pour l'acheter comptant.

Passionnée comme moi de romans policiers et d'ouvrages sur des crimes réels, une vieille dame sans enfants m'avait laissé son argent et ses biens. C'était mon amie Jane Engle – une connaissance plutôt

qu'une amie, en vérité. Lassée de mon poste à la bibliothèque de Lawrenceton, j'avais donné ma démission. Lassée également de vivre dans une résidence composée de maisons de ville que je gérais pour ma mère, la propriétaire, j'avais décidé d'acheter ma propre demeure. Celle de Jane ne correspondait pas à ce que je désirais : elle n'était pas assez grande pour contenir mes livres en plus de ceux de Jane, et mon ex-petit ami, le lieutenant Arthur Smith, s'était installé en face, avec Lynn, sa nouvelle épouse, et Lorna, leur bébé.

J'étais donc en quête de mon propre chez-moi, un endroit rien qu'à moi, qui ne me rappelle aucun souvenir et dont les voisins me seraient inconnus.

Je pouffai de rire en m'imaginant ici, dans la salle à manger Anderton, en train de grignoter du thon et des Chez-Its¹.

J'entendis soudain une voiture dans l'allée en arc de cercle. Les Bartell arrivaient, dans une Mercedes d'un blanc immaculé. Je sortis sur le perron majestueux orné de colonnes et les accueillis avec un sourire. La brise était fraîche et j'ajustai autour de moi ma nouvelle veste marron, une merveilleuse acquisition coupée dans un tissu tout doux. Le vent s'empara de mes boucles pour les agiter autour de mon visage. Je me tenais en haut des marches et j'observais le couple tandis que Monsieur aidait Madame à sortir de la voiture. Puis il leva les yeux vers moi.

Nos regards se rencontrèrent.

Après un instant de surprise, je clignai les yeux et repris mes esprits.

1. Les Chez-Its sont des biscuits d'apéritif.

— Je suis Aurora Teagarden, me présentai-je tout en attendant l'inévitable.

Comme prévu, l'élégante et brune Mme Bartell laissa échapper un léger ricanement.

— Ma mère a été quelque peu retardée, ce qu'elle regrette profondément. Elle m'a chargée de venir à votre rencontre, pour vous permettre de commencer à regarder. Il y a tant de choses à voir dans cette demeure.

Voilà qui était fait. Ma mère serait fière de moi.

De taille moyenne, M. Bartell devait avoir dans les quarante-cinq ans et ses cheveux prématurément blanchis surmontaient un visage intéressant aux traits qui semblaient révéler une grande force de caractère. Même pour moi, son costume semblait valoir une fortune. Ses yeux, que je m'efforçais en vain d'éviter, étaient du brun le plus clair que j'aie jamais vu.

— Enchanté, mademoiselle Teagarden. Martin Bartell, prononça-t-il d'une voix sans accent qui trahissait son autorité naturelle. Et voici ma sœur, Barbara Lampton.

— Barby, confirma Barbara Lampton avec un sourire évanescent.

Mme Lampton avait probablement la quarantaine passée. Plantureuse, elle camouflait ses rondeurs avec savoir-faire, sans parvenir en revanche à dissimuler l'insatisfaction que lui inspirait Lawrenceton, Géorgie, 15 000 habitants.

Une Barby qui se moquait d'une Aurora ? Consciente de l'importance que revêtait cette vente pour mère, je me contentai de hausser le sourcil de manière presque imperceptible. Finalement, il ne

s'agissait pas de Mme Bartell. Par contre, était-elle réellement sa sœur ?

— Ravie de vous rencontrer, répliquai-je d'un ton neutre. Bien. En réalité, je ne vous fais pas vraiment visiter cette maison, car je n'ai pas de carte professionnelle. Cependant, j'ai ici le dossier avec la fiche de renseignements, au cas où vous auriez des questions. D'autre part, je connais la disposition des pièces et l'historique de cette maison.

Tout en parlant, je me tournai et les guidai pour débiter le circuit, sans laisser le temps à Martin Bartell de me demander en quoi ceci différait d'une visite...

« Barby » s'exclama devant la table de marbre et les fleurs en soie, et je leur expliquai que le mobilier était resté sur place.

Sur la droite du hall d'entrée, une porte donnait sur les pièces d'apparat, une vaste salle de séjour et une petite salle à manger. À gauche, le même espace était divisé en deux belles pièces : une *family room* et une pièce à l'usage indéterminé. Martin Bartell se montrait très attentif au moindre détail et me posa plusieurs questions auxquelles je fus, dans presque tous les cas, totalement incapable de répondre.

Je prenais soin de fixer ma fiche chaque fois qu'il se tournait pour s'adresser à moi.

— C'est dans cette pièce que tu pourrais installer ta salle de sport, fit remarquer Barby.

L'allure souple et les muscles s'expliquaient donc...

Ils s'enfoncèrent plus loin vers le fond, pour examiner la cuisine et son coin-repas, gagnant de nouveau depuis celle-ci la salle à manger.

Sa sœur allait-elle s'installer avec lui ? Que ferait-il d'une maison aussi énorme ? Il allait avoir besoin d'une employée de maison, c'était certain. Je passai en revue les personnes fiables que je pourrais contacter, tout en résistant avec la dernière énergie aux images que me renvoyait mon esprit et dans lesquelles je figurais, habillée en soubrette, comme dans les publicités de ces magazines de confessions intimes (un jour, une collégienne en avait laissé un à la bibliothèque).

Pendant toute la visite du rez-de-chaussée, je marchai systématiquement devant lui ou derrière lui – tout plutôt que de lui faire face.

Au lieu d'emprunter ensuite l'escalier de la cuisine, je ramenai mes visiteurs à l'escalier principal, que j'avais toujours admiré. Je glissai un regard vers le cadran de ma montre. Mais que faisait donc ma mère ? L'étage était le clou du spectacle – en tout cas, je l'avais toujours pensé – et c'était à elle de le dévoiler. Pour l'instant, M. Bartell semblait satisfait de ma prestation. Je n'arrivais pourtant pas à la cheville de ma mère : pour moi, c'était comme s'il avait commandé une côte de bœuf et reçu un hamburger à la place.

J'avais cependant la nette impression que Martin Bartell n'était pas de mon avis.

La matinée s'avérait compliquée...

Cet homme avait au moins quinze ans de plus que moi et venait d'un monde qui m'était parfaitement étranger. Sa proximité me rappelait silencieusement néanmoins que depuis quelque temps, je sortais avec un pasteur pour qui le sexe avant le mariage n'était

pas envisageable. Et avant le père Aubrey Scott, je n'étais sortie avec personne depuis des mois.

Bien. Il n'était pas judicieux de faire mariner mes interlocuteurs dans l'entrée tandis que je passais en revue ma vie sexuelle (désertique). J'administrerai un coup de baguette à mes hormones et me sermonnai en silence : les vagues de désir qui déferlaient sur moi n'étaient certainement que le fruit de mon imagination.

— En haut de cet escalier se trouve l'une des plus belles pièces de cette demeure, déclarai-je avec détermination. La suite parentale.

Je m'adressai au menton de M. Bartell plutôt qu'à ses yeux. Je pris les marches et ils me suivirent docilement. Je le sentais juste derrière moi et dus prendre plusieurs respirations pour me calmer. La situation devenait proprement ridicule.

— La maison ne comporte que trois chambres, mais elles sont toutes merveilleuses. Ce sont des suites, en réalité. Chacune a au moins un dressing, un boudoir pour s'habiller et une salle de bains.

— Fantastique ! s'exclama Barby.

Frère et sœur ? C'était peut-être vrai.

— La suite parentale se trouve derrière cette porte à double battant en haut des marches. Elle comporte deux dressings. La chambre bleue se trouve sur la droite du palier, et la rose est à gauche. La porte supplémentaire à gauche donne sur une petite pièce que la famille Anderton avait consacrée aux enfants. C'est là qu'ils faisaient leurs devoirs et regardaient la télévision. Elle pourrait servir de bureau, ou d'atelier de couture, ou...

Je ne savais plus que dire. La pièce serait utile, point final. Elle conviendrait parfaitement comme salle de musculation pour Martin Bartell, bien mieux que celle du bas.

— La porte supplémentaire à droite ouvre sur l'escalier qui monte depuis la cuisine.

Toutes les portes des chambres étaient closes, ce qui me sembla un peu curieux.

D'un autre côté, cela me permettrait un bel effet théâtral : je m'avançai vers la suite parentale, tournai les deux boutons de porte en même temps et les poussai d'un grand geste, tout en m'effaçant immédiatement pour offrir aux clients de mère le meilleur point de vue. Je m'étais retournée en même temps pour observer leur réaction.

— Ah, mon Dieu ! fit Barby.

Ah bon ?

Martin Bartell, lui, affichait une mine sinistre.

Lentement et à contrecœur, je me retournai pour comprendre.

Au milieu du lit immense, la femme était assise contre le dossier. Les draps de soie blanche étaient remontés jusqu'à sa taille. Ses seins nus constituaient le premier détail le plus choquant. Le second, c'était son visage, noirci et boursoufflé. On avait tenté de lisser sa chevelure crêpée et hirsute pour lui donner un semblant de normalité. Et entouré ses poignets, disposés le long de ses jambes, de lanières de cuir.

— Ça, c'est Tonia Lee Greenhouse, fit remarquer ma mère, debout derrière ses clients. Aurora s'il te plaît, va t'assurer que Tonia Lee est décédée.

Typique de ma mère. On dit toujours s'il te plaît, même quand on demande à quelqu'un de prendre le pouls d'un cadavre. J'avais déjà touché un corps, mais ce n'était pas une expérience que je souhaitais renouveler. Malgré tout, je fis un pas en avant. Et une main s'empara fermement de mon poignet.

— Je vais m'en occuper, déclara Martin Bartell, contre toute attente. J'ai déjà vu des personnes mortes. Barby, va en bas t'asseoir dans la grande pièce, devant.

Barby lui obéit sans un mot. La Voix de l'Autorité fonctionnait même sur la sœur. M. Bartell, les épaules raidies, traversa la vaste étendue de moquette couleur pêche d'un pas décidé, se pencha sur le lit gigantesque et posa les doigts sur le cou de Tonia Lee Greenhouse, qui en l'occurrence me paraissait extrêmement décédée.

— Comme vous pouvez le constater, elle est tout à fait morte, et ce depuis un certain temps, annonça-t-il avec un certain pragmatisme.

Son nez se plissa, montrant ainsi que les relents nauséabonds émanant de la couche étaient bien plus forts de son côté que du mien.

— Les téléphones sont-ils en état de marche ? ajouta-t-il.

— Je vais voir, répondit mère d'un ton bref. Je vais essayer celui du bas.

Elle parlait d'un ton léger, mais son visage était blême. Elle se tourna avec toute la dignité dont elle était capable et emprunta l'escalier. C'est alors qu'elle se mit à trembler violemment, comme si un séisme qu'elle était seule à ressentir secouait les marches.

Pour ma part, mes pieds semblaient avoir pris racine. J'aurais souhaité me trouver ailleurs, mais la volonté de m'y transporter me faisait défaut.

— Qui était cette femme ? demanda M. Bartell, toujours penché sur le lit, les mains dans le dos.

Il scrutait son cou avec détachement.

— Tonia Lee Greenhouse, du cabinet immobilier Greenhouse, lui répondis-je, un peu surprise d'entendre ma propre voix. Elle a fait visiter cette maison hier. Elle a pris la clé dans les bureaux de ma mère, mais elle était au tableau ce matin.

— Tout à fait remarquable.

En effet.

Toujours incapable d'esquisser un seul pas, je réfléchissais au comportement atypique de chacun. J'aurais parié que Barby Lampton se mette à hurler comme une hystérique. Cependant, après sa première exclamation, elle n'avait pas émis le moindre couinement. Martin Bartell ne s'était pas mis en colère et ne nous avait pas reproché de lui avoir fait visiter une maison qui comportait un cadavre. Ma mère ne m'avait pas donné l'ordre de descendre pour appeler la police : elle s'en était chargée elle-même. Et au lieu de trouver un petit coin à l'écart pour m'effondrer tranquillement, je restais là sans bouger, à observer un homme d'affaires entre deux âges, qui examinait une femme morte dans le plus simple appareil. Je mourais d'envie de recouvrir la poitrine de Tonia Lee. Mes yeux tombèrent sur ses vêtements, posés sagement au bout du lit. On avait soigneusement plié la robe rouge et la combinaison noire pour former de curieux petits triangles parfaits. Étrange. J'aurais juré que Tonia Lee était du genre à

jeter ses vêtements en tas plutôt que de les plier. En outre, soumise à ce type de traitement, n'importe quelle robe ne serait plus qu'une masse de faux plis.

— La dame était mariée ? reprit-il.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Je me demande si son époux a alerté les services de police lorsqu'elle n'est pas rentrée, hier soir.

Il avait adopté un ton indifférent, indiquant que la réponse serait intéressante, mais sans plus. Il se redressa et revint vers moi, ses mains dans les poches, comme s'il passait le temps en attendant un rendez-vous.

Mon cerveau fonctionnait au ralenti et je finis par comprendre qu'il faisait de son mieux pour ne rien toucher dans la pièce.

— Il ne faut en aucun cas la recouvrir, fis-je remarquer, ennuyée.

Pour une fois, je regrettai d'avoir lu autant de romans policiers et d'en savoir autant sur la procédure à suivre.

Les yeux ambrés me fixèrent d'un regard très appuyé.

— Mademoiselle Teagarden.

— Monsieur Bartell ?

Sa main émergea de sa poche et monta le long de mon corps. Je me tendis, comme si j'attendais un choc électrique. Je perdis mes moyens, oubliai de me cantonner à son menton et le regardai droit dans les yeux. Il allait toucher ma joue.

— Le corps est par ici ? demanda le lieutenant Lynn Liggett Smith, tout près de nous.

De nouveau en bas, une bonne demi-heure plus tard, j'avais recouvré mes esprits. Le désir brûlant et presque irrésistible de sauter sur Martin Bartell pour lui arracher ses vêtements s'était évaporé. Je n'avais plus l'impression qu'il était le seul homme au monde à détenir le pouvoir de soulever tous les pans de ma personnalité pour découvrir en moi la femme élémentaire, celle qui se sentait si seule (bibliquement du moins) depuis si longtemps.

Je me trouvais dans la *family room*, ma mère et Barby Lampton faisant inconsciemment office de chaperons. Je réussis ainsi à retrouver tout ce qui formait mon identité propre et à reconstituer l'armure qui me protégeait de Martin Bartell.

Ma mère se sentait obligée de faire la conversation avec ses clients. Elle s'était présentée officiellement et après avoir découvert que la compagne de M. Bartell était sa sœur et non son épouse, elle s'était remise de sa surprise. Elle s'assurait à présent que Lawrenceton avait fait bonne impression sur son interlocuteur au cours des quelques semaines qu'il venait d'y passer.

— Après Chicago, c'est un changement vraiment agréable, répondit-il avec sincérité. Barby et moi, nous avons été élevés dans une ferme, dans une région très rurale de l'Ohio.

Barby ne semblait pas ravie qu'on le lui rappelle...

Puis il parla de la réorganisation qu'il effectuait à l'usine locale de Pan-Am Agra et ma mère, manager-né, l'écouta attentivement, tandis que je contenais scrupuleusement toute velléité d'indépendance de la part de mes yeux.

La police prenait un temps infini. J'entendais les voix familières se lancer des appels dans les escaliers. J'étais sortie autrefois avec Arthur Smith, le mari de Lynn Liggett (avant leur mariage, naturellement), et à cette époque, j'avais rencontré pratiquement tous les lieutenants de police ainsi que les agents en uniforme de Lawrenceton. Je reconnus les accents traînants du lieutenant Henske, le contralto incisif de Lynn, la voix nasillarde de Paul Allison... Puis survint celle que je craignais par-dessus tout.

Celle du capitaine Jack Burns.

Je me retournai dans mon fauteuil et me serrai instinctivement plus près des autres. De quoi parlaient-ils, maintenant ? Martin Bartell racontait qu'au cours des trois mois passés à Lawrenceton, il avait travaillé chaque jour. Puis il invita mère à lui parler de la ville dont il ne savait rien. Il ne pouvait pas mieux tomber : personne ne la connaissait mieux qu'elle. À part peut-être le responsable local de la chambre de commerce, un homme solitaire et touchant qui œuvrait de toute son énergie à persuader le reste du monde de croire en Lawrenceton et ses atouts insaisissables.

Je prêtai une oreille distraite à la litanie familière.

— ... quatre banques, énumérait ma mère, un country club, et des concessions automobiles pour tous les constructeurs importants. Pourtant, je suis navrée de vous apprendre que vous serez obligé de faire entretenir la Mercedes à Atlanta.

J'entendis Jack Burns tonitruer d'en haut. Il souhaitait qu'on vienne prendre les empreintes et qu'on « se bouge le cul ».

— Lawrenceton est pratiquement une banlieue d'Atlanta, maintenant, fit remarquer Barby Lampton, ce qui lui valut un regard maternel acerbe.

La plupart des habitants ne voyaient pas cette perspective d'un bon œil : le grand Atlanta faisait preuve d'expansionnisme et finirait par annexer leur petite ville un jour ou l'autre.

Ma mère poursuivit avec un mouvement d'épaule à peine perceptible.

— Et le système scolaire est excellent. Mais je ne sais pas si cela vous intéresse...

— Non, en effet. Mon fils vient de terminer son cursus universitaire, murmura Martin Bartell, et la fille de Barby est en première année à l'université d'État de Kent.

— Aurora est ma fille unique, poursuivit mère, d'un ton presque naturel. Elle a travaillé à la bibliothèque ici pendant, je crois, six ans, c'est bien ça, Roe ?

Je hochai la tête.

— Une bibliothécaire, répondit-il d'un ton pensif.

Pourquoi les bibliothécaires ont-elles une image aussi sage et fade ? Avec toutes les informations dont elles disposent, elles font potentiellement partie des personnes les plus cultivées qui soient. Et ce dans n'importe quel domaine.

— Elle pense maintenant à démarrer dans l'immobilier, et se cherche également une maison.

— Vous pensez que vous allez aimer vendre des maisons ? s'enquit poliment Barby.

— Je commence à croire que ce n'est peut-être pas fait pour moi, avouai-je.

Une expression chagrinée se peignit sur le visage de ma mère.

— Chérie, je sais que ce matin, ça a été terrible. Pauvre Tonia Lee. Mais ça n'arrive tout de même pas tous les jours. De mon côté, cependant, j'ai bien l'impression que je devrais mettre au point une procédure qui permette de suivre mes collaboratrices de très près, lorsqu'elles font visiter une maison à quelqu'un que nous ne connaissons pas. Aurora, peut-être qu'Aubrey n'apprécierait pas que tu te lances dans ce secteur, si ? Ma fille sort avec notre pasteur épiscopalien depuis quelques mois, précisait-elle avec une nonchalance étudiée.

— Les épiscopaliens sont réputés pour leur libéralisme, commenta Martin Bartell de manière inattendue.

— Je sais, mais dans ce cas, Aubrey est une exception. C'est un homme merveilleux, mais il est extrêmement conservateur – j'ai appris à le connaître, depuis que j'ai épousé mon mari actuel, qui est épiscopalien depuis sa plus tendre enfance.

Un certain désarroi me gagnait et je sentis mes joues virer au pourpre malgré l'air glacial. Je passai nerveusement la main dans ma nuque pour dégager les mèches de cheveux qui s'étaient coincées dans le col de ma veste, et secouai la tête en arrière pour les remettre en place.

Envahie par l'impression d'être une perruche excitée à l'idée de se faire dévorer par le matou, je décidai de me concentrer plutôt sur Tonia Lee Greenhouse.

La façon dont on avait disposé Tonia, dans cette parodie de sensualité, m'inspirait une horreur indicible. Je repensai aux lanières de cuir à ses poignets.

L'avait-on attachée à la tête de lit en bois ouvragé ? Le vieux M. Anderton et son épouse devaient se retourner dans leurs tombes. Je me représentai Tonia Lee telle qu'elle avait été : une femme grande et élancée, qui crêpait ses cheveux bruns et se maquillait de couleurs vives. Et dont on colportait les infidélités. Je me demandai soudain si son mari Donnie s'était lassé de son comportement volage. Il pouvait l'avoir suivie à son rendez-vous et lui avoir réglé son compte après le départ de son client. De son côté, Tonia Lee avait-elle succombé à un brusque élan de passion, avec son client, dans le lit de la luxueuse suite parentale ? Ou alors avait-elle rencontré ici un amant régulier ? La visite pouvait tout à fait lui avoir servi de prétexte pour aller s'amuser dans l'une des plus jolies maisons de Lawrenceton.

— C'est Mackie qui lui a apporté la clé hier, dis-je soudain.

— Pardon ? fit ma mère, sur un ton de reproche.

J'avais totalement décroché de la conversation autour de moi.

— Hier, vers 17 heures, je t'attendais dans le hall de réception et je parlais avec Mackie. Le téléphone a sonné et c'est lui qui a répondu. C'était Tonia Lee. Elle avait été retardée et n'avait pas eu le temps de passer prendre la clé. Elle voulait savoir si quelqu'un était sur le point de partir et pouvait en profiter pour la lui apporter ici. Mackie a dit qu'il allait justement s'en aller et qu'il s'en chargerait.

— Il faut qu'on en parle à la police. Mackie est peut-être le dernier à l'avoir vue vivante. Il a même pu voir l'homme à qui elle devait montrer la maison !



Composition
FACOMPO

Achévé d'imprimer en Espagne (Barcelone)
par BLACK PRINT CPI
Le 9 septembre 2013.

Dépôt légal : septembre 2013
EAN 9782290090947
L21EPSN000957N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion